

L'AUTRE PRATIQUE CLINIQUE

PSYCHANALYSE ET INSTITUTION THÉRAPEUTIQUE

ALFREDO ZENONI



POINT HORS LIGNE

erès

Comment s'orienter dans le transfert¹ ?

Le thème « Des réponses au transfert » nous introduit à un autre abord de la clinique des psychoses et de la pratique qui en dérive, que le thème « Symptôme et lien social² ». Comparée à la notion de sinthome, qui se situe plus dans la perspective d'une solution que dans celle d'un problème, la « réponse au transfert » nous ramène à un aspect plus problématique de la clinique comme de la pratique.

Freud considérait que le traitement psychanalytique avec les sujets psychotiques était inopérant ou n'avait encore pu trouver une méthode satisfaisante³. Il était dans une position d'attente et de recherche⁴. Lacan a repris l'essentiel du point de vue freudien quand il a posé sa « Question préliminaire à tout traitement possible de la psychose⁵ ». Cependant, concernant le transfert, il a avancé une proposition, même s'il s'agit d'une simple indication, qui peut nous être utile pour aborder la question de la pratique. À la fin du texte, il évoque une modification ou un déplacement de la position de l'analyste, qu'il désigne comme « manœuvre du transfert⁶ ». En dehors de cette allusion, dans la « Question préliminaire », nous n'avons pas d'autres développements. Par contre, la question du transfert est reprise dans la « Présentation des *Mémoires d'un névropathe* », quelque dix ans plus tard, lorsque Lacan précise que, dans la psychose, « le clini-

1. Reprise d'un exposé tenu au foyer de l'Équipe en vue de la journée 2006 du « Réseau 2 ».

2. Voir à ce propos A. Zenoni, « Symptôme et lien social », *Mental*, n° 17, 2006, p. 127-132.

3. S. Freud, *Abrége de psychanalyse*, Paris, PUF, 1970, p. 41.

4. J.-C. Maleval, *La forclusion du Nom-du-Père*, Paris, Le Seuil, 2000, p. 349.

5. J. Lacan *Écrits*, Paris, Le Seuil, 1966.

6. J. Lacan, *ibid.*, p. 583.

cien doit s'accommoder à une conception du sujet, d'où il ressort que comme sujet il n'est pas étranger au lien qui le met [...] en position d'objet d'une sorte d'érotomanie mortifiante⁷ ». L'indication concerne cette fois-ci la spécificité du transfert qui est en jeu dans la psychose. De là, nous pouvons tenter de déduire le type de manœuvre ou de réponse qui convient au traitement.

LE TRANSFERT DE L'AUTRE

Or, il apparaît que la question des « réponses au transfert », en ce qui concerne la psychose, doit, dans un premier temps, être prise à l'envers. Car les réponses qui y sont mises en acte sont d'abord celles du sujet. C'est d'abord à un transfert qui le précède en quelque sorte, celui qui pourrait être désigné comme le transfert de l'Autre, que le sujet psychotique répond. Dans la psychose, il s'agit moins d'un transfert qui serait plus passionnel ou plus emballé que celui qui est en jeu dans la névrose, que d'un transfert de structure différente. Concevoir et traiter le transfert dans la psychose comme une exagération du transfert, pour ainsi dire courant, est une erreur. N'est-ce pas ce que l'on serait porté à comprendre, par exemple, de la description qu'en donne P.-L. Assoun lorsque, en parlant de l'érotomanie, il dit qu'« il y a quelque chose au principe de l'analyse qui contient la possibilité de l'emballlement érotomaniaque⁸ » ? « Celui que je suppose comme analysant, me savoir, celui-là je suis porté à l'aimer. Celui qui me confronte avec l'objet premier de la demande me porte à une boulimie amoureuse, susceptible de déteindre sur sa personne, fût-elle modeste. » Certes, les phénomènes de la relation au thérapeute, positifs ou négatifs, peuvent être perçus comme similaires dans les deux cas, au caractère excessif près. Mais, dans la psychose, plus fondamentalement, il s'agit d'une *inversion* de la supposition : c'est l'Autre qui est

porté à m'aimer, c'est l'Autre qui me suppose être son objet premier. Dans la névrose, le sujet *suppose* que l'Autre sait ou que l'Autre veut (sa castration, par exemple⁹). Dans la psychose, par contre, le vouloir de l'Autre *s'impose*, son appétit de savoir *s'impose*. Le transfert est certes présent dans la psychose. Mais, à l'état spontané, hors analyse, il comporte une inversion structurelle de la place de l'objet. Le fait d'être dans la position de cause première de l'intérêt de l'Autre est ce qui caractérise la structure du lien psychotique à l'Autre.

LE TRANSFERT COMME ACTUALITÉ

Tout d'abord, rappelons ce que l'enseignement de Lacan a apporté comme transformation à la conception du transfert en général. Par rapport à Freud, et surtout par rapport à ce qu'est devenue la doctrine freudienne du transfert chez les postfreudiens, Lacan a toujours voulu souligner ce qui relève de l'actuel dans le transfert : actualité, par exemple, de la relation symbolique entre le sujet et l'Autre, par opposition à la relation imaginaire où sont censées se reproduire les relations anciennes, celles de l'enfance ; actualité de ce que le sujet demande à l'Autre du simple fait de lui parler : demande d'amour ; actualité de la satisfaction pulsionnelle inconsciente que l'analysant retire de l'expérience même de l'analyse. En somme, le transfert est conçu par Lacan comme étant avant tout une « mise en acte » d'une structure actuelle (demande d'amour, fantasme, « réalité de l'inconscient »), et non comme une répétition du passé. Dans la psychose également, le transfert est une mise en acte, à ceci près que la structure de ce qui est mis en acte est inversée.

Prenons la question selon la perspective du transfert comme amour, par exemple, plus précisément, comme demande d'amour adressée à l'Autre. Une telle demande suppose que c'est dans l'Autre que réside la raison de mon existence. Elle transpose dans l'Autre ce qui manque au savoir

7. J. Lacan, *Autres écrits*, Paris, Le Seuil, 2001, p. 217.

8. P.-L. Assoun, « Érotomanie de transfert », dans *Penser/rêver*, Mercure de France, printemps 2004, p. 27-28.

9. J. Lacan, « Subversion du sujet et dialectique du désir », *Écrits, op. cit.*, p. 826.

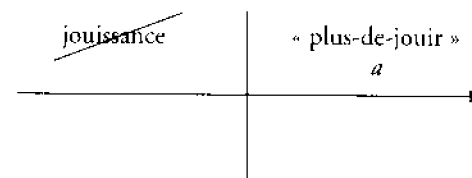
que j'ai de moi-même, ce qui manque à ma satisfaction. L'amour transpose dans l'Autre, de qui j'espère l'obtenir et à qui ma demande s'adresse, ce qui touche à mon manque le plus intime, à ce qui me manque de plus réel. Le transfert désigne précisément ce mouvement qui va du manque subjectif vers le recel de l'Autre, vers l'Autre dont le désir est supposé receler la réponse à la question de ma vie.

Or, la première chose qui frappe dans le transfert à l'œuvre dans la psychose est qu'il s'agit, non pas d'une demande d'amour, mais bien d'une *réponse à l'amour*, pour prendre ici l'amour comme le nom générique des diverses formes que le désir de l'Autre peut prendre. Que ce désir prenne la forme de l'attention, de l'impossibilité à se passer de vous, de la curiosité, de l'indiscrétion, voire de la malveillance, il est en tout état de cause essentiellement motivé par vous, vous croyez qu'il n'est concerné que par vous¹⁰. Ce n'est pas votre être qui se trouve dans l'Autre, dans son désir ; c'est son être à lui, l'être qui lui manque que l'Autre trouve en vous. Au fond, la « réponse au transfert » est d'abord, dans la psychose, une réponse à ce que l'Autre veut du sujet, soit que cette volonté soit masquée, cachée, soit qu'elle soit manifeste, dévoilée (comme dans le cas, relaté par Sérieux et Capgras, de l'homme que la comédienne regarde tous les soirs du haut de la scène où elle joue). Dès lors, la notion de « manœuvre du transfert », dans l'esprit de l'analyste ou du thérapeute, tient compte de cette inversion de la demande immanente au transfert. Elle ne peut faire fi de cette inversion du rapport libidinal à l'Autre.

DESTINS DE LA LIBIDO

Un petit rappel s'impose ici concernant la libido, que nous prenons désormais dans le sens que la notion lacanienne de jouissance permet de préciser. En effet, en soulignant les traits qui distinguent, chez Freud, la satisfaction libidinale de

la simple satisfaction des besoins nécessaires à la survie de l'organisme, Lacan isole, avec la notion de jouissance, ce qui, dans la satisfaction « libidinale », ne relève pas de l'expérience animale et caractérise, au contraire, une expérience qui se spécifie d'être immergée, pour le meilleur et pour le pire, dans les langues et les civilisations.



Or, cette jouissance, liée à la condition parlante de l'être humain, peut trouver deux destins, peut prendre deux statuts. Dans un cas, elle est effacée, négativée, ou, selon une autre version, impossible. Son annulation ou sa déperdition opère alors, sous la forme d'« objets perdus », les objets (*a*), comme la cause d'un mouvement de recherche et de récupération qui donne à l'expérience humaine, observée cliniquement, l'allure d'un ratage récurrent. Perdue, la jouissance se situe désormais dans le registre de la réalité, à savoir dans la dimension sociale, culturelle, politique, professionnelle, artistique, etc. où elle est active – dans les diverses modalités de ce que Lacan désigne par « discours ». Sa négativation est équivalente à sa transposition dans le symbolique, dans la dimension de l'Autre, au titre de motivation inconsciente, au titre de « cause du désir » enchâssée dans un fantasme : (*a*). Ou encore, elle est le « plus de jouir » qui se faufile entre les éléments de la réalité et les mailles du lien social. Elle se dit désormais entre les lignes, elle s'« inter-dit ». Son « transfert » vers le discours, vers les semblants, est donc l'autre face de sa perte ou de son effacement sur le plan du réel.

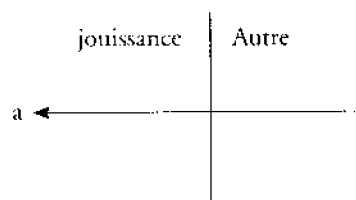
Cependant, dans d'autres cas, cette substance libidinale n'est pas effacée et transférée à l'Autre sous la forme de (*a*). L'objet *a* n'est pas sectionné du sujet, n'est pas « extrait »¹¹.

10. J. Lacan, « Conférences et entretiens dans des universités nord-américaines », *Scilicet* 6/7, Paris, Le Seuil, 1976, p. 9.

11. J. Lacan, *Écrits*, op. cit., p. 554 (note).

Lorsque le transfert de (*a*) n'a pas lieu, le symbolique n'opère pas comme « meurtre de la chose », comme négativation du réel. Au contraire, le réel prend le pas sur le symbolique, au point de « réélliser » le symbolique lui-même : d'une part, le symbolique tend à se rabattre sur le réel et à devenir, à la limite – limite schizophrénique, déjà signalée par Freud –, lui-même réel ; d'autre part, la libido, au lieu de se localiser dans les « zones érogènes », dans le fantasme inconscient, tend à sortir des limites du semblant et à passer du côté du réel.

De cette deuxième configuration de la libido, il peut résulter soit une absence ou un évitement du transfert, et c'est le versant schizophrénique de la psychose (encore que nous ne rencontrions que rarement une schizophrénie pure¹², mais le plus souvent des formes mixtes, qui comportent également, à des degrés différents, un affrontement avec l'Autre) ; soit, sur le versant paranoïaque ou paranoïde, une présence évidente du transfert, mais dont la structure est celle de l'inversion : inversion du sens de la libido, qui va du symbolique vers le réel ou de l'Autre vers le sujet-jouissance, indiqué par la flèche sur le schéma.



Ici, l'« objet perdu » ne fonctionne pas dans la trame de la réalité comme cause du désir pour le sujet, comme pôle de ses motivations, mais il fonctionne, *inséparable du sujet*, comme l'« objet perdu » de l'Autre. C'est le sujet qui réalise et incarne

ce qui manque à l'Autre comme jouissance. La réalité se met à graviter autour du sujet, elle se polarise sur lui.

UNE ÉROTOMANIE GÉNÉRALISÉE

Sur la base de cette inversion, nous pouvons alors étendre la logique, mise spécialement en évidence par le phénomène érotomane, à tous les phénomènes transférentiels de la psychose. En effet, sous une forme ou l'autre, le transfert dans la psychose comporte toujours un Autre qui cherche et qui poursuit le sujet, qui lui veut quelque chose. Que cette volonté de l'Autre prenne la forme de l'amour, de l'admiration et de la protection, ou qu'elle prenne la forme de la moquerie, de l'insulte et de l'exploitation, le sujet en est, de toute manière, la cible et la cause. Certes, il ne faut pas négliger le fait que sur le plan du supportable, l'érotomanie au sens restreint, soit l'amour de l'Autre, peut être considérée comme une sorte de « traitement » spontané de ce qu'a de persécutif la convoitise de l'Autre. Et, de ce point de vue, se réaliser ou rendre à se réaliser comme « La femme » de l'Autre peut être également envisagé comme une variante de ce même traitement, fût-elle délirante, dans la mesure où elle revient à voiler d'un semblant ce qu'a de réel la condition d'objet de jouissance de l'Autre. Mais, à la racine, les deux formes ont la même structure, bien qu'elles soient de signe opposé.

Soit l'intérêt que le sujet suscite lui est agréable, la curiosité dont il fait l'objet est légitime, l'attention qu'on lui porte justifiée, puisqu'à juste titre, l'Autre trouve en lui, prioritairement, de quoi être heureux ; soit l'intérêt de l'Autre lui apparaît malveillant, sa curiosité une intrusion, sa gentillesse une manipulation, car, de toute façon, ce qu'il veut, c'est jouir à ses dépens : le sujet évolue donc dans un environnement qui peut prendre deux colorations, deux styles différents, parfois en même temps, mais dont il est, en tout cas, le pôle d'attraction.

D'une part, le sujet a affaire à un entourage admiratif, favorable, désireux de l'avoir comme *leader* ou comme amant. Ainsi, il se vit et il se présente dans le lien social comme étant

12. Dans les formes les plus autistiques de la psychose, la dimension de l'Autre paraît souvent se limiter à la personne de la mère. S'il arrive au sujet de regarder au-delà de la mère, c'est tout au plus pour y dénoncer, ironiquement, le vide de tout sens, l'inexistence de l'Autre. Voir J.-A. Miller, « Clinique ironique », *La cause freudienne*, n° 23, 1993.

effectivement le centre d'un intérêt qui va de soi ou qui lui est dû. Dès lors, son attitude est déjà une réponse à ce qui s'impose à lui comme un constat : « Nous nous aimons », « ils me veulent ». L'indistinction par rapport à l'objet peut ainsi amener le sujet à vouloir constamment concerner l'Autre, comme si l'Autre ne pouvait, et ne devait, penser à autre chose qu'à lui. À travers ce que nous appelons parfois, dans notre langage courant, « un transfert massif » ou « une demande massive », s'exprime en réalité la conviction massive – à savoir la certitude, qui est moins psychologique qu'« ontologique » – d'être la cause de ce qui mobilise l'Autre, la cause de son intérêt. C'est ainsi que l'adresse peut prendre la forme de l'intransigeance de la demande ou de l'exigence de la réponse immédiate, qui donne souvent aussi l'impression que le sujet ne peut se concevoir que dans un statut d'exception au regard des conventions et des règles implicites qui régissent la vie en commun. Lors de la réunion communautaire dans l'institution, par exemple, il s'y met au centre, au sens où tout ce qui y est débattu : les questions d'organisation, les projets d'activité, les changements dans le personnel, le rappel des règles, etc., trouve tout de suite chez lui une sorte d'écho personnel, comme si l'institution devait prioritairement ou centralement compter sur lui ou avec lui. Ce constat nous amène, d'ailleurs, à éviter de confier des fonctions de responsabilité à l'égard d'autres résidents à l'un d'entre eux, de manière à ne pas lui infliger une position qu'il ne peut assumer dans le semblant. Parfois, c'est à des formes de « générosité » ou de disponibilité illimitées que cette coïncidence avec l'objet de l'Autre peut donner lieu. En étant, par définition, ce dont l'Autre manque, toute manifestation du besoin, de l'infirmité ou de l'incapacité de l'Autre aspire le sujet vers la place de ce qui les comble, dans une sorte d'« impossibilité à dire non », comme nous le disons volontiers, qui l'expose sans défense à satisfaire les souhaits ou les ordres des autres. Néanmoins, cadrée par un rôle, calée dans une profession ou dans un bénévolat où le lien social consisterait à soigner, aider, assister, cette position pourrait consti-

tuer, pour certains sujets, une manière de s'y inscrire sans avoir à se confronter sans défense à la volonté de l'Autre. Parfois, enfin, c'est plus imperceptiblement que l'attente de l'Autre se manifeste, notamment sous la forme discrète d'une inversion de la demande. Ainsi, tel sujet peut s'adresser au thérapeute sous la forme d'un « vous voulez me parler ? Vous avez besoin de moi ? », là où il serait plutôt attendu que ce soit lui, le sujet, qui formule une demande : « Est-ce que je peux vous parler ? » ou « je voudrais vous voir ».

Aussi, cet « attachement » à l'Autre comporte un envers, qui manque rarement de se manifester. Pour peu que le thérapeute ou le partenaire s'absente, vaille à ses occupations ou s'entretienne avec quelqu'un d'autre, le sujet a le sentiment, qu'il exprime parfois violemment, d'être rejeté ou d'être abandonné. C'est pourquoi aussi, même si le lien n'est pas engagé, le sujet peut continuer à postuler qu'il est toujours ce dont l'Autre a à être concerné. « C'est insupportable qu'elle puisse continuer à vivre sa vie sans être tracassée par ce qu'elle provoque en moi, sans être consciente de la responsabilité qu'elle a envers moi », déclare, par exemple, un homme à qui une femme a refusé de répondre. Comment l'Autre peut-il à ce point ne pas être concerné par moi ?

D'autre part, lorsque son être d'objet-cause n'est pas suffisamment habillé d'amabilité, le sujet peut se vivre comme étant au centre d'un environnement hostile ou menaçant. Souvent, il s'agit moins de quelque chose qu'il observe dans le comportement d'autrui que d'une intention cachée qu'il y détecte. C'est pourquoi, comme le déclare un patient, il vaut mieux avoir affaire à des critiques qu'à des compliments, car, dans le cas des premières, on est sûr au moins que l'autre n'a pas « une idée derrière la tête », tandis que, dans l'autre cas, on ne sait pas très bien ce qu'il vous cache. Ainsi, même des sentiments amoureux de la part d'une autre personne peuvent être expérimentés par le sujet comme recelant quelque chose d'inquiétant. « Que veut-elle de moi ? » s'interroge, inquiet, un patient.

Sur ce versant, « le transfert de l'Autre » est perçu d'une manière négative, puisque c'est à son propre détriment que le

sujet l'intéresse. L'activité essentielle de l'Autre consiste à s'occuper du sujet, certes, mais pour se payer sa tête, profiter de lui, jouer avec ses pieds, faire de la magie noire à son encontre. Néanmoins, même lorsque les phénomènes sont négatifs, leur ressort ultime reste le statut d'exception du sujet. Il est vrai que l'Autre tend des pièges, répand des propos malveillants, possède les appareils émetteurs qui nuisent à son corps. Mais l'essentiel est que toute cette agitation de l'Autre a sa cause privilégiée dans le sujet. C'est le sujet qui est la source du malin plaisir que l'Autre prend ou retire de ses expériences, de ses allusions malveillantes, de ses injures. Elles prouvent bien que l'Autre est un jouisseur pervers et manipulateur, mais elles prouvent aussi que, cette jouissance, l'Autre ne peut la trouver que dans le sujet.

Parfois, les deux versants du transfert, le versant amoureux et le versant persécutif, se confondent dans la même relation, ce qui montre, une fois de plus, l'identité de structure sous la diversité des phénomènes. Ainsi, tel sujet peut dire de la femme dont il est l'aimé – puisqu'il a bien vu qu'elle était sensible à ses charmes, bien qu'elle refuse de l'admettre – qu'elle se fout de lui et qu'elle mérite donc « une bonne leçon ». Mais, en même temps, il ne cesse pas de vouloir lui rendre des services ou de lui faire parvenir des cadeaux. Dans d'autres cas, c'est la manière dont un sujet surveille celui « qui le cherche » et veut lui nuire qui laisse transparaître une étrange fascination pour le persécuteur, allant même jusqu'à lui faire adopter telle ou telle caractéristique de son habillement et de sa parole.

PHÉNOMÈNES ET STRUCTURE

Sous sa forme ordinaire, c'est-à-dire sous sa forme non délirante, le « transfert de l'Autre » ne se manifeste pas nécessairement par la conviction que c'est l'Autre qui a commencé, qui a fait signe le premier. Elle peut aussi se manifester, *au niveau du phénomène*, par une initiative du sujet, par un geste de sa part, par son passage à l'acte. Téléphoner cinq fois par

jour, tous les jours, à sa fille ou à son partenaire peut sembler exprimer de l'attachement, mais traduit en fait l'attachement à être objet-de-l'Autre, la vérification d'être ce qui lui manque. Il ne faut pas nécessairement que le sujet déclare que l'Autre l'aime pour être dans un contexte érotomane. Au niveau du phénomène, le sujet peut très bien déclarer qu'il aime l'Autre. Mais, au niveau de la structure, cet amour repose sur la certitude d'être l'objet dont l'Autre ne peut se passer, l'objet qui l'anime. Ainsi peut-on dire que l'Autre s'y réduit, fondamentalement, à une coque vide, puisqu'il ne recèle pas l'objet-cause du désir. Celui-ci est, en effet, du côté du sujet, « dans sa poche », selon une formule de Lacan. C'est pourquoi, parlant de l'amour dans la psychose, Lacan peut dire aussi qu'il s'agit d'« un amour mort¹³ » ou d'« une sorte de faillite en ce qui concerne l'accomplissement de ce qui est appelé "amour"¹⁴ ».

Que le don d'un cadeau, l'envoi d'une lettre, la proposition de rendre un service se produise dès l'instant où le sujet fait la connaissance de telle personne, dès le jour où l'étudiante commence son stage dans l'institution, par exemple, ce détail du phénomène laisse entrevoir la structure d'inversion du transfert, même si le phénomène présente l'aspect de l'amour. C'est pourquoi l'Autre serait bien malvenu de décliner ces offres, ou de ne pas se sentir flatté par de tels hommages, car cela voudrait dire que le sujet n'est pas à sa hauteur, n'est pas ce dont l'Autre pourrait être en manque. Le caractère intempestif du cadeau, l'empressement dans la disponibilité, la note de familiarité ou de complicité soudainement exprimée, sous l'apparence d'être un mouvement qui va vers l'Autre, traduisent, en fait, une orientation inversée du transfert : ce n'est pas l'Autre qui compte pour le sujet, mais c'est le sujet qui compte, qui doit compter pour l'Autre. L'Autre ne peut pas, par définition, ne pas se sentir comblé par l'offre du sujet, comme en atteste le sentiment d'injustice

13. J. Lacan, *Le Séminaire*, Livre III, Paris, Le Seuil, 1981, p. 287-288.

14. J. Lacan, « Conférences et entretiens dans des universités nord-américaines », *op. cit.*, p. 16.

et de rejet que celui-ci éprouve devant le peu d'attention ou le refus poli que l'Autre lui oppose.

Des passages à l'acte séducteurs peuvent aussi donner l'impression que l'initiative vient du sujet, que le transfert va du sujet vers l'Autre, mais leur logique montre qu'il s'agit du contraire. Telle femme, par exemple, se sent attirée par les gars « qui ont l'air macho », « qui ne se laissent pas faire » et qui ne peuvent donc pas se satisfaire d'une femme quelconque. Ce ne sont pas tant les gars qui incarnent l'irrésistible pour ce sujet que sa certitude d'être la femme qu'il leur faut, celle qui fera leur bonheur. C'est pourquoi il ne faut pas lire cette attitude comme de la provocation ou de la séduction, destinées à éveiller ou à tenir le désir de l'Autre en haleine, mais comme un appel qui s'impose au sujet. « Je me sens obligée d'aller vers eux », comme elle dit. Elle va donc leur parler dans le bus, dans la rue. Elle s'offre, à partir de sa « certitude », à partir de son être : elle réalise la jouissance qui leur manque. C'est pourquoi la structure du transfert érotomaniaque ne se manifeste pas seulement dans les comportements exhibitionnistes délirants – se mettre toute nue devant le Palais royal, par exemple –, mais également par des passages à l'acte discrets, irrépressibles, parfois énigmatiques pour le sujet lui-même. Ainsi, telle patiente constate ne pas pouvoir s'empêcher de relever ses jupes au moment de dépasser un camion sur l'autoroute. Ou tel père s'obstine à ne pas laisser dormir sa petite fille ailleurs que chez lui, de crainte qu'elle finisse par l'aimer moins qu'elle ne l'aime maintenant.

LES CONDITIONS D'UN AUTRE TRANSFERT

Certains auteurs choisissent d'aborder la question de la réponse au transfert psychotique sous l'angle de l'analogie existante entre la position de l'analyste et la position du sujet psychotique dans le transfert¹⁵. Pour attrayante qu'elle soit sur le plan théorique, cette correspondance néglige l'angle, plus intéressant sur le plan de la pratique, de la différence

entre le transfert dans la névrose et le transfert dans la psychose. La référence à une « manœuvre du transfert » dans la « Question préliminaire » laisse déjà entendre, en effet, que la structure du transfert psychotique va devoir demander une réponse, de la part de l'analyste ou du thérapeute cette fois-ci, qui comporte une modalité de présence et d'intervention différente de celle qui caractérise la réponse au transfert névrotique. Dans les *Écrits*, Lacan semble d'ailleurs utiliser cette notion de « manœuvre » uniquement dans le contexte de la psychose.

Dans la névrose, le désir de l'Autre – c'est-à-dire ce qui, au lieu de l'Autre, échappe au savoir, à la prévision, à la maîtrise, soit l'énigme de son énonciation et de son vouloir – est la cause de la question du sujet, ainsi que l'expérimente d'une manière paradigmatique le sujet par excellence qu'est le sujet hystérique. La question du sujet, la question qu'est le sujet : « Est-ce qu'il pense à moi ? », « Que veut-il de moi ? » est, en tant que telle, un transfert. Elle transpose l'être du sujet dans le désir de l'Autre. C'est pourquoi, dans une analyse, le désir de l'Autre fonctionne comme cause. Dans la mesure où la présence de l'analyste, ses dits comme son silence, suscitent la question qui fait travailler l'analysant – « Où veut-il en venir ? Qu'est-ce qu'il a voulu dire ? Dans quelle direction veut-il que j'aille ? » – c'est le désir de l'Autre qui est investi, c'est dans le désir de l'Autre qu'est transféré ce qui cause la parole analysante, qu'est transférée la réponse attendue.

La structure du transfert dans la psychose implique, au contraire, une inversion de la place de l'objet, dès lors qu'il ne s'agit plus de *question*, mais de *certitude*. La question, silencieuse, du sujet – « Est-ce que je lui manque un peu ? » ou « est-ce qu'il pense à moi ? », qui vise, en somme, dans l'Autre cette inconnue de son désir – s'inverse ici en certitude d'être l'objet de la question de l'Autre et le but de sa recherche, que cela flatte ou que cela menace le sujet. C'est l'Autre qui doit se demander si le thérapeute pense à lui, s'il manque à l'analyste. La question sur l'Autre s'inverse en question de l'Autre sur le thérapeute.

15. J. Allouch, « Il y a un transfert psychotique », *Littoral*, n° 21, 1986.

et de rejet que celui-ci éprouve devant le peu d'attention ou le refus poli que l'Autre lui oppose.

Des passages à l'acte séducteurs peuvent aussi donner l'impression que l'initiative vient du sujet, que le transfert va du sujet vers l'Autre, mais leur logique montre qu'il s'agit du contraire. Telle femme, par exemple, se sent attirée par les gars « qui ont l'air macho », « qui ne se laissent pas faire » et qui ne peuvent donc pas se satisfaire d'une femme quelconque. Ce ne sont pas tant les gars qui incarnent l'irrésistible pour ce sujet que sa certitude d'être la femme qu'il leur faut, celle qui fera leur bonheur. C'est pourquoi il ne faut pas lire cette attitude comme de la provocation ou de la séduction, destinées à éveiller ou à tenir le désir de l'Autre en haleine, mais comme un appel qui s'impose au sujet. « Je me sens obligée d'aller vers eux », comme elle dit. Elle va donc leur parler dans le bus, dans la rue. Elle s'offre, à partir de sa « certitude », à partir de son être : elle réalise la jouissance qui leur manque. C'est pourquoi la structure du transfert érotomaniaque ne se manifeste pas seulement dans les comportements exhibitionnistes délirants – se mettre toute nue devant le Palais royal, par exemple –, mais également par des passages à l'acte discrets, irrépressibles, parfois énigmatiques pour le sujet lui-même. Ainsi, telle patiente constate ne pas pouvoir s'empêcher de relever ses jupes au moment de dépasser un camion sur l'autoroute. Ou tel père s'obstine à ne pas laisser dormir sa petite fille ailleurs que chez lui, de crainte qu'elle finisse par l'aimer moins qu'elle ne l'aime maintenant.

LES CONDITIONS D'UN AUTRE TRANSFERT

Certains auteurs choisissent d'aborder la question de la réponse au transfert psychotique sous l'angle de l'analogie existante entre la position de l'analyste et la position du sujet psychotique dans le transfert¹⁵. Pour attrayante qu'elle soit sur le plan théorique, cette correspondance néglige l'angle, plus intéressant sur le plan de la pratique, de la différence

entre le transfert dans la névrose et le transfert dans la psychose. La référence à une « manœuvre du transfert » dans la « Question préliminaire » laisse déjà entendre, en effet, que la structure du transfert psychotique va devoir demander une réponse, de la part de l'analyste ou du thérapeute cette fois-ci, qui comporte une modalité de présence et d'intervention différente de celle qui caractérise la réponse au transfert névrotique. Dans les *Écrits*, Lacan semble d'ailleurs utiliser cette notion de « manœuvre » uniquement dans le contexte de la psychose.

Dans la névrose, le désir de l'Autre – c'est-à-dire ce qui, au lieu de l'Autre, échappe au savoir, à la prévision, à la maîtrise, soit l'énigme de son énonciation et de son vouloir – est la cause de la question du sujet, ainsi que l'expérimente d'une manière paradigmatique le sujet par excellence qu'est le sujet hystérique. La question du sujet, la question qu'est le sujet : « Est-ce qu'il pense à moi ? », « Que veut-il de moi ? » est, en tant que telle, un transfert. Elle transpose l'être du sujet dans le désir de l'Autre. C'est pourquoi, dans une analyse, le désir de l'Autre fonctionne comme cause. Dans la mesure où la présence de l'analyste, ses dits comme son silence, suscitent la question qui fait travailler l'analysant – « Où veut-il en venir ? Qu'est-ce qu'il a voulu dire ? Dans quelle direction veut-il que j'aille ? » – c'est le désir de l'Autre qui est investi, c'est dans le désir de l'Autre qu'est transféré ce qui cause la parole analysante, qu'est transférée la réponse attendue.

La structure du transfert dans la psychose implique, au contraire, une inversion de la place de l'objet, dès lors qu'il ne s'agit plus de *question*, mais de *certitude*. La question, silencieuse, du sujet – « Est-ce que je lui manque un peu ? » ou « est-ce qu'il pense à moi ? », qui vise, en somme, dans l'Autre cette inconnue de son désir – s'inverse ici en certitude d'être l'objet de la question de l'Autre et le but de sa recherche, que cela flatte ou que cela menace le sujet. C'est l'Autre qui doit se demander si le thérapeute pense à lui, s'il manque à l'analyste. La question sur l'Autre s'inverse en question de l'Autre sur le thérapeute.

15. J. Allouch, « Il y a un transfert psychotique », *Littoral*, n° 21, 1986.

et de rejet que celui-ci éprouve devant le peu d'attention ou le refus poli que l'Autre lui oppose.

Des passages à l'acte séducteurs peuvent aussi donner l'impression que l'initiative vient du sujet, que le transfert va du sujet vers l'Autre, mais leur logique montre qu'il s'agit du contraire. Telle femme, par exemple, se sent attirée par les gars « qui ont l'air macho », « qui ne se laissent pas faire » et qui ne peuvent donc pas se satisfaire d'une femme quelconque. Ce ne sont pas tant les gars qui incarnent l'irrésistible pour ce sujet que sa certitude d'être la femme qu'il leur faut, celle qui fera leur bonheur. C'est pourquoi il ne faut pas lire cette attitude comme de la provocation ou de la séduction, destinées à éveiller ou à tenir le désir de l'Autre en haleine, mais comme un appel qui s'impose au sujet. « Je me sens obligée d'aller vers eux », comme elle dit. Elle va donc leur parler dans le bus, dans la rue. Elle s'offre, à partir de sa « certitude », à partir de son être : elle réalise la jouissance qui leur manque. C'est pourquoi la structure du transfert érotomaniaque ne se manifeste pas seulement dans les comportements exhibitionnistes délirants – se mettre toute nue devant le Palais royal, par exemple –, mais également par des passages à l'acte discrets, irrépressibles, parfois énigmatiques pour le sujet lui-même. Ainsi, telle patiente constate ne pas pouvoir s'empêcher de relever ses jupes au moment de dépasser un camion sur l'autoroute. Ou tel père s'obstine à ne pas laisser dormir sa petite fille ailleurs que chez lui, de crainte qu'elle finisse par l'aimer moins qu'elle ne l'aime maintenant.

LES CONDITIONS D'UN AUTRE TRANSFERT

Certains auteurs choisissent d'aborder la question de la réponse au transfert psychotique sous l'angle de l'analogie existante entre la position de l'analyste et la position du sujet psychotique dans le transfert¹⁵. Pour attrayante qu'elle soit sur le plan théorique, cette correspondance néglige l'angle, plus intéressant sur le plan de la pratique, de la différence

entre le transfert dans la névrose et le transfert dans la psychose. La référence à une « manœuvre du transfert » dans la « Question préliminaire » laisse déjà entendre, en effet, que la structure du transfert psychotique va devoir demander une réponse, de la part de l'analyste ou du thérapeute cette fois-ci, qui comporte une modalité de présence et d'intervention différente de celle qui caractérise la réponse au transfert névrotique. Dans les *Écrits*, Lacan semble d'ailleurs utiliser cette notion de « manœuvre » uniquement dans le contexte de la psychose.

Dans la névrose, le désir de l'Autre – c'est-à-dire ce qui, au lieu de l'Autre, échappe au savoir, à la prévision, à la maîtrise, soit l'énigme de son énonciation et de son vouloir – est la cause de la question du sujet, ainsi que l'expérimente d'une manière paradigmatique le sujet par excellence qu'est le sujet hystérique. La question du sujet, la question qu'est le sujet : « Est-ce qu'il pense à moi ? », « Que veut-il de moi ? » est, en tant que telle, un transfert. Elle transpose l'être du sujet dans le désir de l'Autre. C'est pourquoi, dans une analyse, le désir de l'Autre fonctionne comme cause. Dans la mesure où la présence de l'analyste, ses dits comme son silence, suscitent la question qui fait travailler l'analysant – « Où veut-il en venir ? Qu'est-ce qu'il a voulu dire ? Dans quelle direction veut-il que j'aille ? » – c'est le désir de l'Autre qui est investi, c'est dans le désir de l'Autre qu'est transféré ce qui cause la parole analysante, qu'est transférée la réponse attendue.

La structure du transfert dans la psychose implique, au contraire, une inversion de la place de l'objet, dès lors qu'il ne s'agit plus de *question*, mais de *certitude*. La question, silencieuse, du sujet – « Est-ce que je lui manque un peu ? » ou « est-ce qu'il pense à moi ? », qui vise, en somme, dans l'Autre cette inconnue de son désir – s'inverse ici en certitude d'être l'objet de la question de l'Autre et le but de sa recherche, que cela flatte ou que cela menace le sujet. C'est l'Autre qui doit se demander si le thérapeute pense à lui, s'il manque à l'analyste. La question sur l'Autre s'inverse en question de l'Autre sur le thérapeute.

15. J. Allouch, « Il y a un transfert psychotique », *Littoral*, n° 21, 1986.

effectivement le centre d'un intérêt qui va de soi ou qui lui est dû. Dès lors, son attitude est déjà une réponse à ce qui s'impose à lui comme un constat : « Nous nous aimons », « ils me veulent ». L'indistinction par rapport à l'objet peut ainsi amener le sujet à vouloir constamment concerner l'Autre, comme si l'Autre ne pouvait, et ne devait, penser à autre chose qu'à lui. À travers ce que nous appelons parfois, dans notre langage courant, « un transfert massif » ou « une demande massive », s'exprime en réalité la conviction massive – à savoir la certitude, qui est moins psychologique qu'« ontologique » – d'être la cause de ce qui mobilise l'Autre, la cause de son intérêt. C'est ainsi que l'adresse peut prendre la forme de l'intransigeance de la demande ou de l'exigence de la réponse immédiate, qui donne souvent aussi l'impression que le sujet ne peut se concevoir que dans un statut d'exception au regard des conventions et des règles implicites qui régissent la vie en commun. Lors de la réunion communautaire dans l'institution, par exemple, il s'y met au centre, au sens où tout ce qui y est débattu : les questions d'organisation, les projets d'activité, les changements dans le personnel, le rappel des règles, etc., trouve tout de suite chez lui une sorte d'écho personnel, comme si l'institution devait prioritairement ou centralement compter sur lui ou avec lui. Ce constat nous amène, d'ailleurs, à éviter de confier des fonctions de responsabilité à l'égard d'autres résidents à l'un d'entre eux, de manière à ne pas lui infliger une position qu'il ne peut assumer dans le semblant. Parfois, c'est à des formes de « générosité » ou de disponibilité illimitées que cette coïncidence avec l'objet de l'Autre peut donner lieu. En étant, par définition, ce dont l'Autre manque, toute manifestation du besoin, de l'infirmité ou de l'incapacité de l'Autre aspire le sujet vers la place de ce qui les comble, dans une sorte d'« impossibilité à dire non », comme nous le disons volontiers, qui l'expose sans défense à satisfaire les souhaits ou les ordres des autres. Néanmoins, cadrée par un rôle, calée dans une profession ou dans un bénévolat où le lien social consisterait à soigner, aider, assister, cette position pourrait consti-

tuer, pour certains sujets, une manière de s'y inscrire sans avoir à se confronter sans défense à la volonté de l'Autre. Parfois, enfin, c'est plus imperceptiblement que l'attente de l'Autre se manifeste, notamment sous la forme discrète d'une inversion de la demande. Ainsi, tel sujet peut s'adresser au thérapeute sous la forme d'un « vous voulez me parler ? Vous avez besoin de moi ? », là où il serait plutôt attendu que ce soit lui, le sujet, qui formule une demande : « Est-ce que je peux vous parler ? » ou « je voudrais vous voir ».

Aussi, cet « attachement » à l'Autre comporte un envers, qui manque rarement de se manifester. Pour peu que le thérapeute ou le partenaire s'absente, vaille à ses occupations ou s'entretienne avec quelqu'un d'autre, le sujet a le sentiment, qu'il exprime parfois violemment, d'être rejeté ou d'être abandonné. C'est pourquoi aussi, même si le lien n'est pas engagé, le sujet peut continuer à postuler qu'il est toujours ce dont l'Autre a à être concerné. « C'est insupportable qu'elle puisse continuer à vivre sa vie sans être tracassée par ce qu'elle provoque en moi, sans être consciente de la responsabilité qu'elle a envers moi », déclare, par exemple, un homme à qui une femme a refusé de répondre. Comment l'Autre peut-il à ce point ne pas être concerné par moi ?

D'autre part, lorsque son être d'objet-cause n'est pas suffisamment habillé d'amabilité, le sujet peut se vivre comme étant au centre d'un environnement hostile ou menaçant. Souvent, il s'agit moins de quelque chose qu'il observe dans le comportement d'autrui que d'une intention cachée qu'il y détecte. C'est pourquoi, comme le déclare un patient, il vaut mieux avoir affaire à des critiques qu'à des compliments, car, dans le cas des premières, on est sûr au moins que l'autre n'a pas « une idée derrière la tête », tandis que, dans l'autre cas, on ne sait pas très bien ce qu'il vous cache. Ainsi, même des sentiments amoureux de la part d'une autre personne peuvent être expérimentés par le sujet comme recelant quelque chose d'inquiétant. « Que veut-elle de moi ? » s'interroge, inquiet, un patient.

Sur ce versant, « le transfert de l'Autre » est perçu d'une manière négative, puisque c'est à son propre détriment que le

et de rejet que celui-ci éprouve devant le peu d'attention ou le refus poli que l'Autre lui oppose.

Des passages à l'acte séducteurs peuvent aussi donner l'impression que l'initiative vient du sujet, que le transfert va du sujet vers l'Autre, mais leur logique montre qu'il s'agit du contraire. Telle femme, par exemple, se sent attirée par les gars « qui ont l'air macho », « qui ne se laissent pas faire » et qui ne peuvent donc pas se satisfaire d'une femme quelconque. Ce ne sont pas tant les gars qui incarnent l'irrésistible pour ce sujet que sa certitude d'être la femme qu'il leur faut, celle qui fera leur bonheur. C'est pourquoi il ne faut pas lire cette attitude comme de la provocation ou de la séduction, destinées à éveiller ou à tenir le désir de l'Autre en haleine, mais comme un appel qui s'impose au sujet. « Je me sens obligée d'aller vers eux », comme elle dit. Elle va donc leur parler dans le bus, dans la rue. Elle s'offre, à partir de sa « certitude », à partir de son être : elle réalise la jouissance qui leur manque. C'est pourquoi la structure du transfert érotomaniaque ne se manifeste pas seulement dans les comportements exhibitionnistes délirants – se mettre toute nue devant le Palais royal, par exemple –, mais également par des passages à l'acte discrets, irrépressibles, parfois énigmatiques pour le sujet lui-même. Ainsi, telle patiente constate ne pas pouvoir s'empêcher de relever ses jupes au moment de dépasser un camion sur l'autoroute. Ou tel père s'obstine à ne pas laisser dormir sa petite fille ailleurs que chez lui, de crainte qu'elle finisse par l'aimer moins qu'elle ne l'aime maintenant.

LES CONDITIONS D'UN AUTRE TRANSFERT

Certains auteurs choisissent d'aborder la question de la réponse au transfert psychotique sous l'angle de l'analogie existante entre la position de l'analyste et la position du sujet psychotique dans le transfert¹⁵. Pour attrayante qu'elle soit sur le plan théorique, cette correspondance néglige l'angle, plus intéressant sur le plan de la pratique, de la différence

entre le transfert dans la névrose et le transfert dans la psychose. La référence à une « manœuvre du transfert » dans la « Question préliminaire » laisse déjà entendre, en effet, que la structure du transfert psychotique va devoir demander une réponse, de la part de l'analyste ou du thérapeute cette fois-ci, qui comporte une modalité de présence et d'intervention différente de celle qui caractérise la réponse au transfert névrotique. Dans les *Écrits*, Lacan semble d'ailleurs utiliser cette notion de « manœuvre » uniquement dans le contexte de la psychose.

Dans la névrose, le désir de l'Autre – c'est-à-dire ce qui, au lieu de l'Autre, échappe au savoir, à la prévision, à la maîtrise, soit l'énigme de son énonciation et de son vouloir – est la cause de la question du sujet, ainsi que l'expérimente d'une manière paradigmatique le sujet par excellence qu'est le sujet hystérique. La question du sujet, la question qu'est le sujet : « Est-ce qu'il pense à moi ? », « Que veut-il de moi ? » est, en tant que telle, un transfert. Elle transpose l'être du sujet dans le désir de l'Autre. C'est pourquoi, dans une analyse, le désir de l'Autre fonctionne comme cause. Dans la mesure où la présence de l'analyste, ses dits comme son silence, suscitent la question qui fait travailler l'analysant – « Où veut-il en venir ? Qu'est-ce qu'il a voulu dire ? Dans quelle direction veut-il que j'aille ? » – c'est le désir de l'Autre qui est investi, c'est dans le désir de l'Autre qu'est transféré ce qui cause la parole analysante, qu'est transférée la réponse attendue.

La structure du transfert dans la psychose implique, au contraire, une inversion de la place de l'objet, dès lors qu'il ne s'agit plus de *question*, mais de *certitude*. La question, silencieuse, du sujet – « Est-ce que je lui manque un peu ? » ou « est-ce qu'il pense à moi ? », qui vise, en somme, dans l'Autre cette inconnue de son désir – s'inverse ici en certitude d'être l'objet de la question de l'Autre et le but de sa recherche, que cela flatte ou que cela menace le sujet. C'est l'Autre qui doit se demander si le thérapeute pense à lui, s'il manque à l'analyste. La question sur l'Autre s'inverse en question de l'Autre sur le thérapeute.

15. J. Allouch, « Il y a un transfert psychotique », *Littoral*, n° 21, 1986.

et de rejet que celui-ci éprouve devant le peu d'attention ou le refus poli que l'Autre lui oppose.

Des passages à l'acte séducteurs peuvent aussi donner l'impression que l'initiative vient du sujet, que le transfert va du sujet vers l'Autre, mais leur logique montre qu'il s'agit du contraire. Telle femme, par exemple, se sent attirée par les gars « qui ont l'air macho », « qui ne se laissent pas faire » et qui ne peuvent donc pas se satisfaire d'une femme quelconque. Ce ne sont pas tant les gars qui incarnent l'irrésistible pour ce sujet que sa certitude d'être la femme qu'il leur faut, celle qui fera leur bonheur. C'est pourquoi il ne faut pas lire cette attitude comme de la provocation ou de la séduction, destinées à éveiller ou à tenir le désir de l'Autre en haleine, mais comme un appel qui s'impose au sujet. « Je me sens obligée d'aller vers eux », comme elle dit. Elle va donc leur parler dans le bus, dans la rue. Elle s'offre, à partir de sa « certitude », à partir de son être : elle réalise la jouissance qui leur manque. C'est pourquoi la structure du transfert érotomaniaque ne se manifeste pas seulement dans les comportements exhibitionnistes délirants – se mettre toute nue devant le Palais royal, par exemple –, mais également par des passages à l'acte discrets, irrépressibles, parfois énigmatiques pour le sujet lui-même. Ainsi, telle patiente constate ne pas pouvoir s'empêcher de relever ses jupes au moment de dépasser un camion sur l'autoroute. Ou tel père s'obstine à ne pas laisser dormir sa petite fille ailleurs que chez lui, de crainte qu'elle finisse par l'aimer moins qu'elle ne l'aime maintenant.

LES CONDITIONS D'UN AUTRE TRANSFERT

Certains auteurs choisissent d'aborder la question de la réponse au transfert psychotique sous l'angle de l'analogie existante entre la position de l'analyste et la position du sujet psychotique dans le transfert¹⁵. Pour attrayante qu'elle soit sur le plan théorique, cette correspondance néglige l'angle, plus intéressant sur le plan de la pratique, de la différence

entre le transfert dans la névrose et le transfert dans la psychose. La référence à une « manœuvre du transfert » dans la « Question préliminaire » laisse déjà entendre, en effet, que la structure du transfert psychotique va devoir demander une réponse, de la part de l'analyste ou du thérapeute cette fois-ci, qui comporte une modalité de présence et d'intervention différente de celle qui caractérise la réponse au transfert névrotique. Dans les *Écrits*, Lacan semble d'ailleurs utiliser cette notion de « manœuvre » uniquement dans le contexte de la psychose.

Dans la névrose, le désir de l'Autre – c'est-à-dire ce qui, au lieu de l'Autre, échappe au savoir, à la prévision, à la maîtrise, soit l'énigme de son énonciation et de son vouloir – est la cause de la question du sujet, ainsi que l'expérimente d'une manière paradigmatique le sujet par excellence qu'est le sujet hystérique. La question du sujet, la question qu'est le sujet : « Est-ce qu'il pense à moi ? », « Que veut-il de moi ? » est, en tant que telle, un transfert. Elle transpose l'être du sujet dans le désir de l'Autre. C'est pourquoi, dans une analyse, le désir de l'Autre fonctionne comme cause. Dans la mesure où la présence de l'analyste, ses dits comme son silence, suscitent la question qui fait travailler l'analysant – « Où veut-il en venir ? Qu'est-ce qu'il a voulu dire ? Dans quelle direction veut-il que j'aille ? » – c'est le désir de l'Autre qui est investi, c'est dans le désir de l'Autre qu'est transféré ce qui cause la parole analysante, qu'est transférée la réponse attendue.

La structure du transfert dans la psychose implique, au contraire, une inversion de la place de l'objet, dès lors qu'il ne s'agit plus de *question*, mais de *certitude*. La question, silencieuse, du sujet – « Est-ce que je lui manque un peu ? » ou « est-ce qu'il pense à moi ? », qui vise, en somme, dans l'Autre cette inconnue de son désir – s'inverse ici en certitude d'être l'objet de la question de l'Autre et le but de sa recherche, que cela flatte ou que cela menace le sujet. C'est l'Autre qui doit se demander si le thérapeute pense à lui, s'il manque à l'analyste. La question sur l'Autre s'inverse en question de l'Autre sur le thérapeute.

15. J. Allouch, « Il y a un transfert psychotique », *Littoral*, n° 21, 1986.

et de rejet que celui-ci éprouve devant le peu d'attention ou le refus poli que l'Autre lui oppose.

Des passages à l'acte séducteurs peuvent aussi donner l'impression que l'initiative vient du sujet, que le transfert va du sujet vers l'Autre, mais leur logique montre qu'il s'agit du contraire. Telle femme, par exemple, se sent attirée par les gars « qui ont l'air macho », « qui ne se laissent pas faire » et qui ne peuvent donc pas se satisfaire d'une femme quelconque. Ce ne sont pas tant les gars qui incarnent l'irrésistible pour ce sujet que sa certitude d'être la femme qu'il leur faut, celle qui fera leur bonheur. C'est pourquoi il ne faut pas lire cette attitude comme de la provocation ou de la séduction, destinées à éveiller ou à tenir le désir de l'Autre en haleine, mais comme un appel qui s'impose au sujet. « Je me sens obligée d'aller vers eux », comme elle dit. Elle va donc leur parler dans le bus, dans la rue. Elle s'offre, à partir de sa « certitude », à partir de son être : elle réalise la jouissance qui leur manque. C'est pourquoi la structure du transfert érotomaniaque ne se manifeste pas seulement dans les comportements exhibitionnistes délirants – se mettre toute nue devant le Palais royal, par exemple –, mais également par des passages à l'acte discrets, irrépressibles, parfois énigmatiques pour le sujet lui-même. Ainsi, telle patiente constate ne pas pouvoir s'empêcher de relever ses jupes au moment de dépasser un camion sur l'autoroute. Ou tel père s'obstine à ne pas laisser dormir sa petite fille ailleurs que chez lui, de crainte qu'elle finisse par l'aimer moins qu'elle ne l'aime maintenant.

LES CONDITIONS D'UN AUTRE TRANSFERT

Certains auteurs choisissent d'aborder la question de la réponse au transfert psychotique sous l'angle de l'analogie existante entre la position de l'analyste et la position du sujet psychotique dans le transfert¹⁵. Pour attrayante qu'elle soit sur le plan théorique, cette correspondance néglige l'angle, plus intéressant sur le plan de la pratique, de la différence

entre le transfert dans la névrose et le transfert dans la psychose. La référence à une « manœuvre du transfert » dans la « Question préliminaire » laisse déjà entendre, en effet, que la structure du transfert psychotique va devoir demander une réponse, de la part de l'analyste ou du thérapeute cette fois-ci, qui comporte une modalité de présence et d'intervention différente de celle qui caractérise la réponse au transfert névrotique. Dans les *Écrits*, Lacan semble d'ailleurs utiliser cette notion de « manœuvre » uniquement dans le contexte de la psychose.

Dans la névrose, le désir de l'Autre – c'est-à-dire ce qui, au lieu de l'Autre, échappe au savoir, à la prévision, à la maîtrise, soit l'énigme de son énonciation et de son vouloir – est la cause de la question du sujet, ainsi que l'expérimente d'une manière paradigmatique le sujet par excellence qu'est le sujet hystérique. La question du sujet, la question qu'est le sujet : « Est-ce qu'il pense à moi ? », « Que veut-il de moi ? » est, en tant que telle, un transfert. Elle transpose l'être du sujet dans le désir de l'Autre. C'est pourquoi, dans une analyse, le désir de l'Autre fonctionne comme cause. Dans la mesure où la présence de l'analyste, ses dits comme son silence, suscitent la question qui fait travailler l'analysant – « Où veut-il en venir ? Qu'est-ce qu'il a voulu dire ? Dans quelle direction veut-il que j'aille ? » – c'est le désir de l'Autre qui est investi, c'est dans le désir de l'Autre qu'est transféré ce qui cause la parole analysante, qu'est transférée la réponse attendue.

La structure du transfert dans la psychose implique, au contraire, une inversion de la place de l'objet, dès lors qu'il ne s'agit plus de *question*, mais de *certitude*. La question, silencieuse, du sujet – « Est-ce que je lui manque un peu ? » ou « est-ce qu'il pense à moi ? », qui vise, en somme, dans l'Autre cette inconnue de son désir – s'inverse ici en certitude d'être l'objet de la question de l'Autre et le but de sa recherche, que cela flatte ou que cela menace le sujet. C'est l'Autre qui doit se demander si le thérapeute pense à lui, s'il manque à l'analyste. La question sur l'Autre s'inverse en question de l'Autre sur le thérapeute.

15. J. Allouch, « Il y a un transfert psychotique », *Littoral*, n° 21, 1986.